

Le commencement, une question sans fin ?

1) Entre et en'analyse?

Comment ça commence ? Qu'est-ce qu'entrer ou se mettre dans cette « dys-position » - aussi particulière que singulière - que constitue le dispositif de la psychanalyse ? A dire : la psychanalyse en acte. Est-ce qu'on y entre comme quand on pousse une porte, comme quand on franchit un seuil ? Et, faut-il la pousser ou la tirer, cette porte ? De quelle nature est cette porte ? Comment l'emprunter pour accéder à l'antre de la psychanalyse ? Et, à y entrer - dans cet antre - n'y est-on pas que provisoirement ? N'y est-on pas seulement qu'entre ? Entre deux portes, entre entrée et sortie ? Et ce, sans qu'on sache exactement quand et comment on est entré, alors qu'on est peut-être déjà ressorti ? Et ces questions, ces formulations, ne touchent-elles pas autant celui qui demande une analyse¹ que celui qui s'offre à la conduire, même si cette « touche » est structurellement différente pour l'un et pour l'autre ?

- Entrer en analyse : *Entre, et en'analyse... ?*

Comme si on (ne) pouvait y être (que) dédoublé, divisé, séparé : A la fois entre, entre y être et ne pas y être, voire même, entre en être et ne pas en être là, mais aussi et simultanément, et là d'un temps sans mesure, en y étant quand même et malgré tout là, comme séparé de nous-même. Entre les mots et les silences. Entre ce qui est dit, *...ce qui se dit entre*, dans l'entre-deux des dits et des pensées...

- *"La question, dit Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire."*²

J'ai entendu, autrefois, un analyste féru de littérature anglaise parler d'un enfant, grand lecteur de Lewis Carroll, qu'il recevait et qui s'échappait régulièrement de notre monde en évoquant Humpty-Dumpty, et en signifiant à son analyste que pour lui c'était « le monde tout entier » qui était comme l'Humpty-Dumpty de la comptine³ : qu'on ne pouvait pas le reconstruire quand il s'était disloqué après avoir dégringolé... sauf à reprendre à la lettre la réponse d'Humpty-Deumpty à Alice :

- *"Lorsque moi j'emploie un mot, [...] il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie...ni plus, ni moins."*

¹ Qu'elle que soit la manière dont il l'exprime (ou non), dès lors qu'il s'adresse à un psychanalyste.

² Lewis Carroll, « De l'autre côté du miroir », Flammarion Ed.

³ « Humpty Dumpty sur un muret perché. Humpty Dumpty par terre s'est écrasé. Ni les chevaux du Roi, ni ses sujets Ne purent jamais recoller les morceaux. »

Un monde apparemment codifié par un langage sans équivoque, sans espace de jeu. Ou, tout du moins, sans ce qu'on imagine de ce que peut-être le jeu dans l'espace plus large d'un faire-semblant : A la question répétée d'Alice sur la signification des mots arrive ce qui fait office de réponse :

- *"La question, riposta Heumpty-Deumpty, est de savoir qui sera le maître...un point, c'est tout."*⁴

C'est cette même volonté (vitale ?) de maîtrise de la vérité et du semblant, qui nécessite pour un autre enfant - qui s'échappe aussi parfois de notre monde - de stationner entre les deux portes successives de l'entrée de mon bureau, pour ensuite *entrer* dans l'espace de jeu du psychodrame psychanalytique individuel comme pour en sortir. *Entre deux*, il *entre* en scène comme Harry Potter *entre* dans la gare pour prendre le train de Poudlard : On ne sait par où il est passé, on ne sait pas très bien ce qui limite cet espace de jeu qu'il ouvre par l'intermédiaire du praticable que constitue le dispositif du psychodrame psychanalytique.

Ce qui est dit s'invite et entre...en résonnance. Entre dits, entre les dits... Les inter-dits. Et ce qui est dit entre traits d'union et de séparation, vise à remplir l'espace entre. L'espace où se trouve un vide, un manque. L'espace de jeu de toute articulation. Entre deux lettres, entre deux mots, entre deux corps, entre le corps et la lettre, entre l'analysant et l'analyste.

- *Le silence, ...entre.*

Entre l'analysant et l'analyste. L'absence de réponse ouvre le manque et produit l'espace du transfert... Lieu de construction du dispositif de la psychanalyse, de l'expérience de la psychanalyse. La pratique de silence (ou plutôt de non-réponse) de l'analyste - qui peut surprendre l' impatient nouveau lors des premières entrevues - nécessite d'être telle qu'elle n'apparaisse pas comme un pur vide, comme l'expression d'une seule technique, mais comme habitée d'un corps et de sa voix qui choisit, à cet instant, de se faire silencieuse, comme en creux, pour laisser la parole aux mots de cet un-patient : ceux-là même qui vont venir s'interposer et tisser la possibilité d'un monde de langage entre l'un et l'autre, avant qu'ils n'aillent, l'un et l'autre (*entre-autres*⁵) l'emprunter - et pas seulement l'arpenter (la psychanalyse n'est pas une herméneutique qui collige les sens cachés).

2) D'un acheminement vers la psychanalyse ? : Du tact de l'analys(t)e au J'acte de l'analys'en...

- Le « tact » : Au-delà d'être une formule, considérer que « *la psychanalyse est (aussi) une affaire de tact* », indique une certaine responsabilité de l'analyste vis-à-vis de l'autre et d'un

⁴ Op. Cit.

⁵ Ces autres qui d'emblée sont ici bien plus que deux. Au moins trois se présentent assez vite : L'autre-semblable et la succession des identifications imaginaires, l'Autre-référent et paradigme de l'altérité, et ce « nebenmensch », ce « prochain » ou ce « voisin » freudien, qui reste intraduisible car paradoxal puisqu'il figure un semblable-différent, voire « différant » pour reprendre l'écriture derridienne.

certain savoir qu'il lui suppose. Il s'agira là (en acte) aussi bien de la sensibilité, de l'attention, de l'adresse, que de la justesse d'un toucher de mot qui s'efface dans le geste même du touché. « ...cela nécessite de toute façon de l'investissement, de la chaleur, de la proximité, parfois du respect, parfois de la froideur, parfois de la distance. Enfin, tout cela est affaire de tact...⁶ ». Pour reprendre ici un conseil freudien (aux médecins), il ne serait pas moins juste de dire que *l'interprétation dans l'analyse est (aussi – et pour le moins) une affaire de tact.*

- « L'analys(t)e » : Se tenir décidément *entre* parenthèses, en laissant à celle-ci (l'analyse) toute la place nécessaire, indique une certaine prise de position de ce « lui-là » qui se met en place d'analyste : place qu'il ne tiendra qu'à très peu de l'être puisque c'est d'une seule lettre qu'il se manifestera le plus car, le plus souvent, il se T. A cette place, apparemment occupée - bien que réellement vacante - réside en personne « Personne », comme Ulysse l'indiquait à Polyphème, ne se limitant pas à ne faire en cet endroit qu'un seul jeu de mots, mais aussi à montrer au cyclope aveuglé à quel point les mots sont en jeu dans ce qu'il est possible de qualifier de destinée pour les êtres de langage que nous sommes. *Si c'est l'analysant qui fait qu'il y a de l'analyste, de par l'existence du transfert, en retour, c'est au psychanalyste de faire en sorte qu'il y ait de l'analyse* ou, tout du moins, de ne pas l'empêcher, ce qu'il peut déjà faire en substituant une place à une fonction : d'une fonction, l'analyste devient une place...

- « J'acte » : L'ambiguïté de la formulation⁷ souligne qu'à jacter d'une certaine façon (c'est-à-dire, ici justement, sans-façons), et dans certaines circonstances - définies en l'occurrence par le dispositif de la psychanalyse mis en place - la parole peut venir se poser en acte conséquent par celui qui l'énonce...même si ce dernier ne sait pas forcément – de suite - aussi « bien dire ». « *Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entends...*⁸ ».

- « L'analys'en » : ce terme, qui définit habituellement par un participe-présent celui qui s'adresse à l'analys(t)e, pourrait plutôt ici désigner⁹ une place, une virtualité, non assignable à l'un des protagonistes de la scène analytique, et potentiellement habitée par ce qui pourra apparaître fugacement (au fur et à mesure que s'invente l'expérience de celle-ci). Un sujet qui se découvre comme « sujet de l'analyse » (ou sujet de l'inconscient). A dire, que ce sujet-là n'existe que dans un vis-à-vis, ou dans l'expérience, de l'analyse : Sujet irréductible à une identité quelconque au sens où il ne peut se résoudre à retrouver un même, un semblable. Un sujet hors-sujet qui pourrait répondre d'une fonction quasi algébrique : fonction de...

⁶ S. Freud, « La question de l'analyse profane », Chap. V, PUF

⁷ La même ambiguïté se retrouve avec le verbe causer.

⁸ J. Lacan, « L'étourdit », scilicet

⁹ Mieux encore serait d'écrire ici « dé-signer » : pour y indiquer un sujet qui, sans Nom Propre, ferait signe plutôt que signature...

3) Début (des buts ?) de l'analyse

« Ce qui s'oppose au jeu n'est pas le sérieux, mais la réalité »¹⁰

“Einleitung” : Tel est le terme que Freud utilise pour évoquer le début ou le commencement de l'analyse¹¹ ; ce terme peut se traduire en français par : introduction, préliminaire, ouverture, entame, déclenchement ou encore engagement. Et, Freud introduit son propos par une métaphore, celle du jeu d'échec dans lequel « l'entrée de jeu » conditionne pour beaucoup « la fin de partie ». Cette métaphore lui fut reprochée par ses successeurs avec une certaine raison. Pourtant ce début de l'analyse, ou cette ouverture comme on le dit aux échecs, s'avèrera souvent - après-coup et plus ou moins rapidement séances après séances - porteuses de bon nombre des conditions de son déroulement et de sa fin, c'est, me semble-t-il, ce qu'on peut constater sans qu'il y ait là recours à une quelconque science à subodorer l'avenir.

Que le commencement puisse révéler et conditionner en partie la fin, peut s'entendre dans plusieurs occurrences :

- D'une part, c'est la structure même du dispositif de la psychanalyse mis en place¹² qui va conditionner (en partie) aussi bien l'issue, que la visée de l'expérience. Dispositif qui d'être générique au sens où il répond à une conception théorisée de la psychanalyse freudienne, n'en est pas moins singulier en ce qu'il sera aussi tributaire du « style » du psychanalyste à qui l'analysant s'adresse ; style qui résulte de sa propre expérience de l'analyse, mais aussi style qui s'invente à chaque fois puisque l'analyste ne pourra faire autrement que d'inventer au singulier la psychanalyse pour chaque analysant avec qui se décide de s'engager la nouvelle expérience.
- D'autre part, ne pouvant avant coup connaître ce qui est déjà, ce qui n'est pas encore, ou ce qui est tout juste à l'œuvre chez le demandeur, les rencontres liminaires permettront, avec plus ou moins de justesse, d'éprouver la possibilité de cet engagement dans l'expérience.

Si la manière dont le joueur d'échec ouvre la partie – ouverture qui est le résultat d'un calcul appuyé sur un savoir référentiel - réalise une authentique prise de position stratégique qui, au minimum, induit, et au mieux impose d'emblée au second joueur un véritable déterminisme quant à sa propre latitude de jeu. La comparaison, entre cette entrée de jeu et la mise en jeu de la possibilité d'une analyse - si elle pouvait avoir lieu, ne pourrait se tenir que dans un examen de l'usage fait de ces termes de « calcul, savoir, prise de position, déterminisme et jeu » dans ces deux situations très différentes que sont celles de la psychanalyse, et celle de la partie de jeu d'échec. Si la psychanalyse n'est pas un jeu (*game*), pour autant, elle ne devient

¹⁰ S. Freud : « Des relations entre poésie et rêveries diurnes » (1911)

¹¹ S. Freud : « Le début du traitement » in « La technique psychanalytique »

¹² « La cure est un dispositif quand il contribue à déjouer pour quelqu'un ce qui ne cesse jamais de faire résistance à l'analyse », C. Dumézil, « Le trait du cas. Op. Cit.

possible qu'à pouvoir mettre en jeu (*play*) ce que l'analysé en avance : « *Ce qu'un psychanalyste rencontre à la fois comme demande et comme résistance, est de l'ordre de la rallonge. L'illusion comme rallonge au Réel, le semblant comme rallonge à l'Imaginaire et la fiction comme rallonge au symbolique. Et les rallonge, c'est toujours pour joindre les deux bouts.* »¹³»

- Pour « le calcul », son usage est déjà un prérequis au sens où l'on ne fait rien pour rien : Le symptôme n'est pas là pour rien, et c'est bien la possibilité d'interpréter¹⁴ la raison de ce dernier qui motive aussi bien une offre qu'une demande, c'est aussi là, à cet endroit précis, que se trouve la première raison d'un transfert anticipé qui vient s'actualiser sur qui en présente une adresse (l'analysé). Il est possible, de ce symptôme, d'en tirer ou d'en ouvrir quelque chose, et ce, à plus d'un titre : c'est ce qui est attendu par celui qui investit le psychanalysé de son pouvoir supposé.
- Pour « le savoir », il est quant à lui partagé et divisé, mais différemment pour l'analyste et le futur-déjà analysant. En tous les cas, il est bien là en tant que supposition - pour l'un comme pour l'autre des deux acteurs, même s'il ne l'est pas au même endroit, même s'il n'est pas appréhendé et reconnu comme étant de même nature : A la supposition conditionnelle chez l'analyste d'un savoir sur l'inconscient par l'analysant, répond la supposition non moins conditionnelle chez l'analysant d'un savoir de et à l'inconscient par l'analyste.
- Quant à « la prise de position », elle peut déjà se lire dans la manière dont les deux notions tout juste citées (le calcul et le savoir) sont entrevues et situées par chacun, comment elles sont articulées entre elles. Si, par exemple, comme dans le jeu d'échecs, le savoir est exclusivement mis au service du calcul, il n'est peut-être pas utile de poursuivre l'entreprise sauf à entrer dans ce que Freud et Lacan nommerons tour à tour de « canaillerie ».

Cette « prise de position », dans l'analyse, concerne aussi bien l'analyste que l'analysant : On pourrait dire qu'elle résulte de la mise en jeu (et en acte) de la règle fondamentale de la psychanalyse et de son acceptation. Une règle qui vaut pour l'un comme pour l'autre, au sens où c'est elle qui définit respectivement les différences de position de chacun. Au « dîtes tout ce qui vous vient, sans censure ni réflexion » qui s'adresse à l'analysant, correspond un « écoutez d'une égale attention flottante tout ce que vous entendez » qui s'adresse à l'analyste¹⁵. Ces deux formulations différentes de la même règle – ajustée aux deux protagonistes - mettent en place la condition nécessaire (mais pas forcément suffisante) pour que la scène de l'analyse soit praticable (en dehors de tout agencement formel qui ne reste que de confort quand ça n'est pas de pur conformisme).

Autrement dit, il est nécessaire, qu'à cette règle partagée (sans être comme-une), chacun y apporte son assentiment, son engagement, et, là aussi, de manière différente pour l'analysant et l'analyste : différente puisque chacun s'y trouve dans des positions subjective et

¹³ Ibid.

¹⁴ A Delphes, la Pythie qui interprète, ne signifie pas mais « indique... »

¹⁵ C'est dire qu'il faudrait que l'analyste ait une vision de surface sur la production psychique de l'analysant, une vision qui ne privilégie aucun point particulier de la structure : Ce qui indique au passage qu'il n'y a peut-être pas lieu d'envisager de « clinique psychanalytique », la clinique étant d'ordre médical.

symbolique qui diffèrent de celles de l'autre, et que c'est même cette disparité des positions qui autorise aussi la possibilité de l'expérience de la psychanalyse¹⁶.

L'entrée dans l'analyse, au sens d'un franchissement ou d'une déportation vers une autre (mise en) scène, l'entrée *enanalyse*¹⁷, dès lors qu'elle a eu lieu, dès lors qu'elle se trouve avoir (un) lieu - et si tant est qu'on puisse la saisir et la dater de quelque manière que ce soit - a peut-être débuté avant la rencontre actuelle entre ces deux personnages de fiction que sont l'analys(t)e et l'analys'en. Cette entrée en'analyse ne coïncide (peut-être) pas forcément avec le moment où le dispositif est « matériellement » mis en place, et peut-être d'ailleurs pas plus qu'avec la naissance du transfert. Le transfert, quant à lui, pouvant se décliner en l'état aussi bien comme la cause que la comme la conséquence de la première rencontre avec l'analyste. Si ce transfert a bien lieu, c'est-à-dire si l'analyste - cet analyste-là - devient le lieu et l'adresse du transfert, l'analyse n'est peut-être pas encore pour autant déjà commencée.

Ce qui, me semble-t-il, pourra peut-être indiquer qu'elle commence de se produire, c'est qu'à une logique de causalité qui instruit les propos de l'analysant se substitue - au moins en partie - la logique de l'inconscient. Pour dire les choses autrement : De par la survenue de ses associations (libres ?), l'analys'en se démarque, s'écarte, ne serait-ce qu'un moment, de la logique du signe (qui peut représenter quelque chose pour quelqu'un) pour entrer dans la logique de l'inconscient qui est celle du signifiant (qui peut représenter l'analysant). Ce qui conduit cet analys'en à (se voir) sortir quelque peu du registre de la demande (de la plainte) pour entrer, presque subrepticement, dans un autre registre, bien plus incertain, où peut s'apparaître l'étrangeté d'un désir. Mais, pour ce faire, il est certainement nécessaire pour cet analys'en - sous couvert de transfert - d'accepter de s'en remettre à la figure d'un Autre. Et que cet Autre puisse emprunter le visage de l'analys(t)e, nécessite peut-être pour l'analys'en d'avoir été préalablement reconnu par cet analys(t)e.

Il n'est donc pas certain que le transfert vers l'analyste ne s'établisse seulement qu'au début de la cure. Cette naissance du transfert peut ne pas coïncider pas avec l'entrée dans le dispositif de l'analyse, elle peut même parfois la précéder de plusieurs années, même si c'est bien le praticable du dispositif analytique qui lui donnera toute sa consistance. De même : On peut confondre parfois ces deux moments - diachroniquement et logiquement distincts - que sont la fin de la cure d'une part, et la fin du transfert d'autre part, alors que ces deux terminaisons peuvent se réaliser à des moments très différents.

Constater que le début du transfert puisse ne pas forcément être synchrone à celui de l'expérience de l'analyse nécessite peut-être qu'on introduise ici une « hantologie¹⁸ » qui en puisse en rendre compte. Si on considère que cette rencontre survient à un moment donné¹⁹ dans l'histoire de l'analys'en, elle vient peut-être rejouer, répéter, retrouver, mais aussi relever (Aufheben), la trace d'une rencontre antérieure qui se trouve à nouveau possiblement

¹⁶ « La psychanalyse est un dispositif qui trouve son moteur dans une mise en jeu de la différence et de l'altérité » : Claude Dumézil, « A l'école du sujet », Erés

¹⁷ J. Derrida

¹⁸ Néologisme derridien résultant de la contraction de la hantise et de l'ontologie.

¹⁹ Comme un don ? Comme une donnée qui va compter et qui permet de compter (depuis, avec)

réalisée dans l'ici et maintenant de ce dispositif singulier que constitue la séance d'analyse. Que cette rencontre antécédente ait eu lieu dans la « réalité historique » - « Wirklichkeit » comme la nommait Freud - ou qu'elle soit le fruit d'une reconstruction à partir d'un refoulé ou d'un manque, ne change probablement pas grand-chose quant à la validité, ou la valeur, de cette réelle et nécessaire trace d'antériorité qui peut faire histoire (Geschichte). Ceci constituant sans doute une énième version de cette « quête de l'objet perdu » : quête qui reste toujours à déplier le long de l'analyse jusqu'à la perception de la dimension d'impossible de cet « objet ».

L'important à noter ici est la possibilité qui s'en suit alors de cette rencontre à venir²⁰ avec le personnage (ou la personne) de l'analyste, qui, sans doute, comme dans toute (nouvelle) vraie rencontre, vient (sans le savoir ?) cerner un fragment de ce que je nommerai plus précisément comme « l'encontre antécédente ».

C'est toujours (ou presque) « à l'encontre de... » que la pensée s'ouvre et se déplie pour créer, pour laisser surgir, un nouveau chemin de traverse. A ceci près que ce nouveau chemin, qui se crée, ne s'est peut-être pas dessiné sans aucune mémoire des anciens cheminements, autrefois inventés et parcourus²¹. Ce que je nomme donc ici avec ce néologisme d'« encontre », pourrait aussi bien qualifier une manifestation contrariée du trajet de la pulsion au sens où dans cet « en-contre », la vie (de ou du corps, de ou dans la pensée) se conjugue d'être dans ce « contre » que provoque l'« en » : l'« en » comme l'en-vie, parce que si la vie n'est pas envie, elle se meurt d'en-nuit, de se nuire jusqu'à la possibilité de la mort : En quoi, la vie humaine est aussi trajet-dit, quelle qu'en soit la scène ou le drame.

Ce que je nomme d'encontre pourrait être à la rencontre, ce que la présentation est à la représentation, à côté du caractère aporétique de ce type d'énoncé. « L'entretien infini », bien qu'impossible, entre la primauté (la primeur, mais aussi l'antériorité, l'antécédence, voire l'origine ou l'orient) et la répétition, est ici plus tributaire d'un (dés)ordre logique que d'une simple succession temporelle : Le temps n'existe pas dans l'inconscient, il n'y fait pas coupure puisque par essence cet inconscient (freudien) n'a, à proprement parler, pas plus de sens que de fin.

« L'encontre » - quant à elle - constituerait l'ancienne trace d'une entame (*Einleitung*) qui ouvre une voie sensée²², une voie qui ouvre au(x) sens et qui est, d'emblée et nécessairement, traumatique²³ : ce qui justifie aussitôt un recouvrement, un voilement²⁴, qui fera pansement - et peut-être même « pensement » si les conditions s'y prêtent. Je renvoie ici à ce que

²⁰ En tant qu'elle est « toujours à venir », ou encore toujours-déjà non-arrivée.

²¹ Je renvoie ici à ce que jadis F. Deligny décrivait et nommait « lignes d'errances », à propos des apparentes errances graphiques et pédestres des enfants autistes qu'il accueillait dans les Cévennes.

²² Une direction

²³ « Le fantasme survient comme écran à un événement premier, à ce bing-bang langagier auquel est confronté tout parle-être dans des conditions dite-normales ; celui d'un traumatisme qui engendre le refoulement originaire. Ce refoulement originaire fait suite à la rencontre avec la réalité du langage, dont le dispositif analytique crée les conditions de réactualisation dans chaque séance, implique, fonde toutes les variables de la problématique de l'altérité. » : C Dumézil, « A l'école du sujet »

²⁴ Pour ne pas dire un refoulement parce que ce n'est peut-être pas de cela dont il s'agit ici

Winnicott nomma « espace ou aire transitionnelle » et aux conditions nécessaires et suffisantes à sa création, à son apparition, entre l'enfant, qui ne parle pas encore vraiment, et cet autre (qui est aussi « visage de l'Autre » à cet endroit) qui lui permet cette invention. Invention dont on ne sait pas vraiment dire comment elle se pense (ou se dé-pense) avec des mots-phonèmes pas encore totalement assurés d'appartenir à de la langue bien que prémices de sa dimension d'échange symbolique qui y est en train de naître et de faire naître un monde (de langage) qui devient habitable. Ce recouvrement sera sûrement, en partie, le fondement même de la langue²⁵ : un fondement qui n'est peut-être pas très éloigné de ce que Derrida nomme « *langue maternelle – prothèse d'origine* », comme ce qui n'est pas encore langue comme-une, mais qui en restera l'archive – recouverte, mais toujours active entre les sons et les idiomes comme une hantise²⁶ - quand le petit d'homme (se) prendra langue... On peut peut-être penser qu'à cet endroit, la voie qui se trace et qui fait trace (mais aussi la voix incarnée qui se coule dans ce tracé *en-corps* déjà souligné), cette voie de sens qui fait entame dans l'insensé (ou, *en-corps*, dans le Réel ab-sens) reste très ouverte à ce qui sera beaucoup plus difficile à « penser » quand le recouvrement par le langage s'accomplira (la castration symbolique), cette voie, qui s'ouvre donc alors avec bien plus d'aisance et d'apparente facilité, peut conduire à ce que nous nommons depuis Freud du terme de « sublimation ». Le choix heureux de ce terme indique bien une opération arrimée à la physique²⁷ - une physique qui résiste à être simplement recouverte ou traduite par des mots, tant elle demande un saut de la pensée, un saut infigurable dans notre capacité de représentation, comme si s'y trouvait toujours la trace indélébile de cette dimension nommée Réel par Lacan : Preuve ou indication que l'art véhicule, et nous fait toucher du doigt, des « traces de Réel » ...

Ce que je nomme d'encontre et qui ne s'aperçoit ou ne se conçoit représentativement (au sens du représentant-représentatif et de sa fonction symbolique) que comme une « rencontre initiatrice²⁸ », se trouve décrit par Lacan dans sa seconde version du « stade du miroir²⁹ » : lorsque l'enfant est devant le miroir, à un moment, « *il se retourne vers l'adulte qui le porte sans qu'on puisse dire sans doute ce qu'il en attend, si c'est de l'ordre d'un accord, d'un témoignage.* » Mais, comme le note très bien Guy Le Gaufey³⁰, c'est bien « pour attraper son regard... » : « Ce regard de l'Autre, nous devons le concevoir comme s'intériorisant par un signe, [...] *ein einziger zug*... Ce point I du trait unique est *un signe de l'assentiment de l'Autre*³¹...il est là quelque part, il suffit que le sujet y aille coïncider dans son rapport à l'Autre pour que ce petit signe, cet *einziger zug*, soit à sa disposition. »³²

²⁵ Qu'il est certainement possible ici d'écrire la langue

²⁶ Cf. le très beau livre de Daniel Heller-Roazen, « Echolalies, essai sur l'oubli des langues, Seuil éd.

²⁷ La sublimation est le passage direct d'un corps de l'état solide à l'état gazeux, sans passer par l'état liquide. Par comparaison on pourrait dire passage de l'inconscient au conscient (et vice-versa) sans l'étape du préconscient si on se réfère à la première topique freudienne (ou, pour le dire autrement : le saut d'une dimension à une autre, sans autre nouage qu'un dénouement justement créatif de faire supplément à cet endroit).

²⁸ Puisque cette « encontre » restera innommable ou indicible ou irréprésentable car non encore totalement désaffectée de la dimension du Réel.

²⁹ Qui se trouve dans « le schéma optique », in « Les écrits », P. 675

³⁰ Guy Le Gaufey : « Etre le premier venu », in Littoral N°29

³¹ Souligné par moi

³² « Le schéma optique », op. cit.

L'enfant se retourne, « va chercher ailleurs que dans l'image (du miroir) la rencontre avec ce que l'image dispensatrice d'unité ne lui donne cependant pas : Un regard qui le touche non comme forme, mais dans son activité du voir. Du fait de cette double possibilité ouverte au regard de l'Autre – de porter son regard aussi bien sur ce qui apparaît dans le miroir que ce qui se tient hors miroir – ce *regard-assentiment* effectue un double travail : à la fois il authentifie l'image dans le miroir, et il prend acte de l'existence de ce qui se tient et se maintient face au miroir, de ce qui s'est retourné pour le croiser. *C'est au niveau de ce « prendre acte » que l'assentiment façon Lacan intervient, pour donner un nom à ce qui vient*³³ de la face du pédophore et atteint le *echte ich*.³⁴ »

La (mise en) scène de l'analyse, se déroule hors champ visuel, hors de la capture scopique, et cette disposition permet le déploiement de la dimension imaginaire substituant l'objet de la pulsion invoquante à l'objet scopique, déliant représentation de chose et représentation de mot, désarticulant signifié et signifiant. Le miroir de la langue se substitue à celui des formes visuelles. En attestant de sa présence par une manifestation sonore, l'analyste substitue une rencontre « inter-dite » à un assentiment imaginaire.

4) D'une rencontre à l'encontre:

- « *C'est comment déjà ton nom ? Vincent ? Vingt – cent – mille ânes dans un près ! Combien ça fait de pattes, de têtes, de queues et d'oreilles ?*
- ???
- *Tu me le diras la prochaine fois ? Réfléchis bien, parce que je te le demanderais encore !*
- ???
- *Alors tu veux quoi aujourd'hui comme viande, le p'tit Vincent ?*
- *Euh... Excusez-moi monsieur, je me suis trompé, c'est du pain que je dois acheter... »*

Je pense bien n'avoir que 8 ou 9 ans quand se tient ce dialogue. Un dialogue qui se répéta, dans mon souvenir, un nombre incalculable de fois, et qui inaugura ce que je vécus alors comme une véritable blessure (actualisant bien sûr d'autres blessures antécédentes) : A cet âge, je faisais souvent les petites courses de proximité, et, aller chez le boucher m'exposait chaque fois à revivre cette scène redoutée. La peur du ridicule m'inhibait complètement. Une fois entré dans la boucherie, j'étais paralysé à l'idée de la question fatale qui allait inmanquablement me tomber dessus, et les rires sonores du boucher, renchériss par ceux des clients, me rendaient encore plus idiot, au point de n'avoir pu entendre le jeu de mots provoqué par mon nom, que bien longtemps après.

³³ Idem

³⁴ « Echte Ich » qu'il est possible de traduire par : « Le Moi authentique, l'image réelle... résultant d'une appropriation qui transforme le « moi idéal ... », G. Le Gaufey, Op. Cit.

L'analyse (complète ?) de ce traumatisme répété et surtout de l'apparent masochisme qui l'accompagnait (puisque j'allais à la boucherie pour y acheter du pain, ou tout autre chose qui ne pouvait pourtant s'y trouver), ne s'est pas produite lors d'un passage sur un divan (même si elle y a été évoquée sur plusieurs). Elle m'a été provoquée par un analysé en qui avait pour aïeul, en ligne directe, un général d'empire que Bonaparte avait distingué en donnant son nom à un boulevard parisien. Cet analysé était lui-même parisien et connût enfant ce boulevard avant de savoir pourquoi il en portait aussi le nom. A ce constat il associa aussitôt l'ambivalence - que je qualifierais justement de « sans-nom » – des sentiments qu'il avait envers la personne de son père.

« *La clinique analytique ne cesse de traiter de la fausse route...* »³⁵

Lors de notre première rencontre, à l'énoncé de son nom, pour se présenter, il m'avait bien précisé : « comme le boulevard ! ». C'est, à ne pas le prendre comme tel - ce boulevard ouvert en grand - que son nom s'est révélé porteur de tout autre chose qui s'y inscrivait, en trois mots distincts découpant son patronyme, et que le souci de confidentialité ne me permettra pas de révéler ici. La vision – parce que s'en était quasiment une, tant la littéralité de la chose crevait les yeux dès lors qu'on l'ait prononcée – qu'il en eût soudain d'y lire tout à fait autre chose, eut sur lui un effet renversant. La reformulation impromptue de son nom qui en comprenait trois, ne touchait plus le boulevard de la lignée paternelle mais le conduisit aussitôt à un personnage féminin qui comptait énormément pour lui. Cette « interprétation », quasi involontaire (comme toujours), lui fit ainsi entendre tout autrement la demande d'aide qu'il avait formulé en arrivant dans mon cabinet, et qui était lié à l'état de santé préoccupant d'un autre personnage féminin tout proche de lui.

« *La levée du refoulement réalise un moment d'ouverture de l'inconscient où surgit ce qui fait trait entre histoire et structure.* »³⁶

A partir de cet instant, à partir de ce renversement complet de perspective, à partir de cette déliaison³⁷, qui venait de se produire dans son entendement, l'analyse commençait pour lui, alors qu'elle venait de me conduire en même temps à refaire lecture de mon propre nom: pour faire court et sans entrer dans une intimité qui ne regarde que moi (comme je le croyais) la « mise en pièces » du nom propre me rappela par association que la tradition voulut que l'on donna pour nom aux enfants abandonnés, un prénom choisi par la sage-femme qui venait de pratiquer l'accouchement. Un prénom pour celui qui « *vint sans* » nom, et qui, à ce titre, pourrait bien en avoir « *vingt (ou) cent* » ou *deux milles* : la liste des prénoms éligibles en patronyme est infinie, la somme en est incalculable... Et ce problème de calcul n'est pas ici de l'ordre de la vérité des mathématiques mais plutôt de celui de la vérité de l'inconscient. Je compris alors en partie pourquoi, enfant, je restais coi – sans autre forme de procès – face aux paroles du boucher qui découpait mon nom en tranches pour en faire un problème de calcul

³⁵ Claude Dumézil : « Le trait du cas », Point Hors Ligne

³⁶ Ibidem

³⁷ On peut ici avancer que le refoulement constituait un oubli au sens où un signifiant était déconnecté de ses liaisons originaires pour en établir d'autres qui le rendait inaudible. L'interprétation qui vient le déconnecter à nouveau, permet de le rendre libre de retrouver les anciennes liaisons ou d'autres nouvelles. Le refoulement isole plus qu'il n'efface.

mental : un nom vis-à-vis duquel j'étais – moi aussi alors – d'une ambivalence sans-nom (lieu du verrouillage commun qui se trouva ici rompu), au point de le lâcher pour faire l'âne (à liste...de courses).

Au-delà de ce qui pourrait être un cas (d'école ?), ce moment d'introduction à l'analyse pointe aussi la bivalence du transfert qui à cet endroit signe bien qu'il est à la fois moteur et résistance, en tant qu'il est une mise en acte de l'inconscient dans le dispositif de l'analyse qui se met en place. Une mise en acte de l'inconscient au sens quasi générique du terme au sens où, en ce cas précis, la mécanique de fragmentation inconsciente dévoilé ne peut pas plus être attribué distinctement à l'analys'en qu'à l'analys(t)e. En toute inconscience (révélée et relevée, pour le coup) cet analysant et moi-même venions de nous « rendre »³⁸ au bord d'un questionnement sur ce que je nommerais provisoirement une « figuration » (du nom) du père. Figuration que je ne réduirai d'ailleurs pas ici à sa seule dimension imaginaire : Pour le dire autrement, l'inconscient freudien n'est (peut-être ?) pas constitué de représentations mais d'abord et avant tout de mots, comme le signifie cette expression : L'instance de la lettre.

Alors, partant de ce cas d'espèce, on voit bien que tenir cette position, cette fonction, ou cette fiction, ou encore cette « fixation », qu'est l'analys(t)e, nécessite pour celui qui s'y colle, d'être ouvert – sans répit et sans alibi³⁹ - à ces deux ordres de savoir qui ne se rencontrent que par l'intermédiaires de liaisons chiasmiques sans cesse renouvelées, et sans cesse mises à l'épreuve. Ces deux ordres de savoirs étant à priori incompatibles et sans correspondances (autres qu'accidentelles), à l'image de ce que Freud avançait à propos des motions inconscientes : « *les représentations inconscientes sont réellement incompatibles (Unverträglich) avec le conscient.* »⁴⁰. Ces deux savoirs correspondant à ce qui se constitue d'un côté comme le savoir (référentiel) de la psychanalyse depuis Freud, et d'un autre côté comme le savoir (textuel) du psychanalyste⁴¹, qui n'est pas de même nature, et qui ressortit essentiellement de sa propre analyse toujours inachevée au travers de ses analyses et analyses de contrôles⁴². Que ces deux savoirs soient limités (et en expansion) ne fait pas de doute, à ceci près que l'ordre du second savoir ne répond pas à une limitation de type constative (ne pas en savoir assez) mais plutôt performative (à cet endroit il m'est impossible de s'avoir).

Alors, si l'analyste est une fonction et une place, le désir « d'analyste » ou « de l'analyste » serait-il une inscription antérieure que l'analyste met à jour... ?

C'est peut-être ce qu'écrivait Pierre Fédida dans une préface à H. Searles : « *Chaque analyste maintient dans sa pratique un point aveugle qui est le point brillant de son intérêt thérapeutique. Ce point est touché par le patient [...]. Partie non analysée de l'analyste ? Oui, mais non pas parce que c'est un résidu d'un travail non achevé. Ce point aveugle est sans doute*

³⁸ Encore fallait-il s'y rendre : c'est-à-dire s'y trouver en même temps que s'y perdre (autre définition de l'aphanisis ?)

³⁹ Autre version d'un « sans mémoire et sans désir » de W R Bion

⁴⁰ « L'esquisse », S Freud, PUF.

⁴¹ Cf. Le séminaire éponyme et inédit que Lacan tiendra parallèlement à « Ou pire... » En 1971

⁴² Appellation empruntée à M. Safouan, que je préfère de beaucoup à contrôle ou supervision

le foyer vivant et l'inévitable limite d'une pratique et d'une théorie, le moyen puissant d'une formation régressive, une figure de la répétition – l'absence-mère...⁴³ ».

Ou encore ce que Lacan avance lors des dernières leçons du séminaire sur le transfert : « *On veut bien tout risquer...jusqu'à sa vie (image idéale), mais non pas une certaine image limite, non pas la dissolution du rivage qui rive le sujet à son image...* ».

Alors, plutôt que de tenter de faire ou d'établir une ou des différences (théoriques, structurelles) entre psychanalyse et psychothérapie, il serait peut-être plus intéressant de reprendre l'une des dernières définitions de la psychanalyse que Lacan a avancé quasiment comme une boutade : « *La psychanalyse, c'est ce qu'on attend d'un psychanalyste* ».

Peut-être pourrait-on avancer que la psychanalyse est ce qui vient face à « la douleur d'exister ». Et cette douleur, c'est l'existence humaine en tant que telle. A dire que l'humain n'est peut-être pas l'animal qui aurait *en plus* des autres animaux, *le langage*, mais qui est écorné, affligé, atteint, par le langage. Il est entaillé et il n'y a pas de réparation possible à cette entaille, à cet entame. C'est cette entaille, cet entame, cette brèche, qui fait qu'on est homme ou femme, et ça, ce que Freud a nommé castration, c'est sans recours, c'est incurable.

C'est cette douleur (avec toute ses déclinaisons propres à l'histoire singulière de l'humain) qui fait que quelqu'un demande à parler à quelqu'un d'autre, et il y a quelqu'un qui s'offre à ça : de parler.

Alors ça commence qu'en...parlant ? Et qu'est-ce qui commence ? Et alors, ça n'en finit pas de commencer... ça n'en finit pas de commencer parce que sans doute on ne peut faire que ça : commencer. Le commencement est peut-être la chose même. Il faut tout ce temps et tout ce travail, toute cette patience, toute cette détermination, toute cette présence-absence, toute cette attention et toute cette dys-traction, toute cette lecture et toute cette écriture, tout ce savoir et toute cette ignorance pour qu'à un moment ça se produise, ça produise quoi sinon...le commencement. Et puis ça se succède, ces ouvertures, ces fermetures, ça ne fait que ça, s'ouvrir et se fermer, s'ouvrir se fermer... et ça permet de se hisser parfois jusqu'à ce point d'asymptote où il semble possible de toucher cette faille, cet entame, cet ouvert... ça ne répond pas, ça ne répond rien, ça ne répond de rien. Rien ne répond de cette vacuité du désir qui emporte toute velléité d'identité puisque rien ne garantit de rien...de rien qui justifierai l'en-vie... Personne n'y trouve son compte, hormis que ça compte décidément et sans cesse, et sans arrêt, et jusqu'à la fin qui va finir par venir. Là, ça peut s'interrompre, ça peut s'interrompre et ça peut reprendre, il est possible que ça s'ouvre à nouveau : et pour qui, pour quoi ? Pour quoi ce comment se ment ? Comment se ment le sujet ? Comment se ment le sujet pour tenter de juguler sa douleur d'existence ?

Voilà comment je me le figure à l'instant ce désir d'analyste : Comment se ment le sujet ? Bien sûr qu'il y a ce passage, cet emprunt, par ce désir d'aller à la rencontre d'un autre et de l'aider si c'est possible à creuser et penser (panser) ce qu'il perçoit de la douleur d'exister, pour qu'il s'en saisisse plutôt que d'être saisi par elle comme il le pense et le vit. Mais ce souhait-là n'est peut-être pas très intense, il est accessoire, il est probablement subordonné à cet autre d'aller

⁴³ « L'effort pour rendre l'autre fou » de H. Searles, NRF

à la recherche du « comment se ment le sujet ». Quel est le chemin qu'il a pris ? Comment il a agencé son rapport au langage, aux mots, aux sens, à l'autre, à l'autre de lui-même, à la différence, et ça – pourrais-je dire – à la vie la mort. Comment, avec mes outils qui sont en fait les siens que j'emprunte, il va peut-être se saisir de ce qui peut arriver, de ce qui peut comme arrivance arriver, lui arriver, et qu'à partir de là il puisse aller son chemin, aller ouvrir son chemin comme il en a en-vie...et sortir de l'en-nuit si ça lui chante. Et pour en arriver là, si c'est bien possible, s'il le souhaite véritablement, le chemin sera long, sera à inventer sans concession et sans autre désir que d'avancer encore...jusqu'à ce que ça se termine, jusqu'à ce que cet autre y mette fin, et là aussi sans concession. Jusqu'à ce qu'il me (nous ?) libère enfin de cette charge qu'il me donne, et que je me suis offert à prendre sans que je puisse vraiment me dire pourquoi.

A y repenser assez souvent puisque souvent convoqué par ceux qui s'adressent à moi, j'imagine qu'il est probable qu'on ne postule à prendre cette fonction, cette place, cette absence de place, d'analyste qu'à partir d'une particularité de situation mondaine qui nous (m'a) a affecté durablement, et même définitivement, et depuis très longtemps, bien avant que je sache quoique ce soit de la psychanalyse ou de l'inconscient. Affecté parce qu'il me semble que c'est une réelle affectation en même temps qu'une réelle affection. Cette affectation est secondaire à ce que je nommais plus avant l'encontre. Une rencontre particulière (à mon histoire singulière) qui réalise un véritable court-circuit. Circuit court qui, pour le reprendre dans un langage théorique donne une vision prématurée de ce que je nommerais d'entaille de la métaphore paternelle : Pour décrire cela je reprendrai les paroles d'un analyste qui a été l'un de ceux avec qui j'ai fait un assez long trajet d'analyse de contrôle et qui se nommait Claude Dumézil. J'ajouterai à son propos que si vous vous reportez à ce que je dis plus haut de mon patronyme que j'ai longtemps perçu dans mon enfance comme lieu d'un vide ou d'une béance, il a eu à faire quant à lui à l'inverse à un patronyme plus que rempli par un père plus que brillant. Pour autant, cette plénitude ne fit que cacher imparfaitement une faille qui ne fût pas moins abyssale et qui éclata publiquement bien des années plus tard.

Le court-circuit est la vision prématurée de S (A barré) : *« ce qui n'est pas une forclusion, non plus un refoulement, mais l'acte constatif et performatif de la détumescence passagère de l'Autre : L'altérité radicale y est perçue, et le caractère imaginaire du phallus l'y est aussi. Il y a seulement ce vacillement de l'articulation entre les trois dimensions du Phallus vis-à-vis de la fonction paternelle, même si la fonction paternelle est inscrite dans le désir de la mère. Il se produit un faillissement et un jaillissement imaginaire pour combler cette perception d'un désêtre qui sera point de force », à entendre dans les deux sens de l'expression : « il n'y a point de force en cet endroit qui suffise à l'effacer, et il n'y a point de forces qui ne pourra être solliciter pour y suppléer », et cela (le fantasme) restera le point d'où s'exercera la force. « A cet endroit, la rallonge est à inventer : la fiction devient la structure de la vérité parce qu'à la vérité, il ne peut pas y avoir de fiction ⁴⁴»*

L'analy(t)se peut reproduire ce moment avec un autre ? *« C'est possible mais intenable, ça ne peut venir qu'à s'y retrouver une fois encore à cette place de (A barré) pour un autre S. La répétition pour le S barré de l'analyse se heurte dans celle du trauma de l'analyste à cet endroit.*

⁴⁴ C. Dumézil, « A l'école du sujet »

Là, il y a une infréquentable zone : celle de la sublimation, pas l'intellectualisation mais la sublimation au sens physique. Le choix de la course pulsionnelle passe ici au lieu d'être refoulée : passage d'un trou de Réel parce que ce trauma est un incident de la dimension du Réel ; C'est le père réel qui a été entrevu. C'est une perception aigüe de la vacuité du Réel (vidé de son remplissage par le symbolique et l'imaginaire) ⁴⁵».

Pour dire les choses un peu plus légèrement : L'entaille, « *c'est la découverte précoce que le mythe freudien est un discours mité* ⁴⁶».

A ce moment-là, à ce moment du court-circuit, il est encore trop tôt (logiquement) pour se passer du Nom du Père et il est trop tard (tout aussi logiquement) pour la psychose : « *les voies du refoulement, du rejet, du déni et de la sublimation restent fermées. Un trauma de l'enfance, une figure paternelle, a fait obstacle aux voies habituelles de la sublimation*⁴⁷ ». Reste un désir, un désir comme solution à ? Et nous savons que le désir, ça n'a pas de fin... Même si je m'arrête pour le moment à cet endroit.

Marc Vincent, 05/02/17

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ Ibid.

⁴⁷ B. Brémond, « A l'école du sujet », Op. Cit.